

LABORATOIRE OVALE 2017-18
LE VULGAIRE
TEXTE DE CADRAGE

"thou claybrained guts, thou knotty-pated fool, thou whoreson, obscene, greasy tallow-catch"
Shakespeare, *Henri IV* (I,4)

"I call vulgar (common) all that does not speak to the mind, of which all the interest is addressed only to the senses." Friedrich Schiller, *Thoughts on the Use of the Vulgar and the Mean in Art*

"Choose us. Choose life. Choose mortgage payments; choose washing machines; choose cars; choose sitting on a couch watching mind-numbing and spirit-crushing game shows, stuffing fuckin' junk food into your mouth. Choose rotting away, pissing and shitting yourself in a home, a total fuckin' embarrassment to the selfish, fucked-up brats you've produced. Choose life." Irvine Welsh,
Trainspotting

Dans *Le Banquet*, Dante, grisé par l'étude de la sagesse antique, veut sans tarder faire part au commun des hommes des trésors découverts. Aussi n'emploie-t-il pas le latin mais la langue "vulgaire", l'italien. Tel est le banquet symbolique auquel Dante convie ses semblables jusqu'alors exclus du privilège de la science : le vulgaire pour donner à tous quelques miettes de ce "pain des anges". A l'autre bout du spectre, un personnage de la littérature graphique enfantine, mémorable marin alcoolique et atrabilaire, qui pousse la tradition maritime du juron à un tel paroxysme comique et créatif qu'il en devient le personnage préféré de générations entières de lecteurs.... En témoignent bachibouzouks et moules à gaufres.

Ce que ces deux exemples révèlent est aussi au coeur de l'histoire du mot vulgaire : une tension constante entre ce qui est commun, partagé (telle la langue vernaculaire/*vulgar tongue*) et ce qui est bas, de mauvais goût, ce qui s'oppose au raffiné. Mais que le vulgaire relève aujourd'hui plus volontiers du jugement de valeur ne doit pas faire oublier qu'il fut d'abord un descriptif social. Le *vulgus* désigne d'abord le commun des hommes, le grand nombre, la masse, la foule, les gens, le grand public. Et si une connotation péjorative affleurerait déjà dans certains emplois du mot latin (ou de son équivalent grec, οἱ πολλοί), c'est à l'époque moderne qu'il devient un marqueur axiologique et tendancieux (bien que les dates précises soient sujettes à caution, il semblerait que le dix-neuvième siècle marque un tournant décisif dans la redéfinition de la notion). Par exemple, en France, l'invention de la locution faussement latine « vulgum pecus », dont la première recension remonte à 1843, ou l'apparition, à l'ère victorienne, du terme « vulgarian » pour désigner le parvenu social. L'enjeu de ce séminaire sera donc de circonscrire différents usages de cette notion à travers l'histoire, d'un simple descriptif à un marqueur de distinction sociale ou au contraire à un instrument de subversion politique, érigé en source de fierté (on pense par exemple à *Ivanhoé*, dans lequel Scott célèbre l'énergie brusque de la langue saxonne par opposition au raffinement affecté du français). Tenter de cartographier les emplois du vulgaire invite donc à jongler avec les catégories de la linguistique, de l'esthétique, de la sociologie, mais aussi de la morale et de la politique (le vulgaire pouvant aussi devenir un instrument de résistance à la standardisation du bon goût).

I. le vulgaire comme catégorie linguistique et sociale : un « dénominateur commun » neutre et démocratique ?

- **un terme social à l'origine** : étymologiquement, il renvoie au commun des hommes, à la foule, et indirectement à la tradition (cf. lieux communs rhétoriques) par opposition à la singularité, à l'individualité, à l'originalité, voire le génie (mythe romantique).
- **très tôt appliqué à la langue** (proche de « vernaculaire ») : premier emploi de *vulgar* en ce sens («langue du pays, connue de tous») vers 1325-36. Désigne l'anglo-saxon par opposition au latin, mais aussi une langue compréhensible par chacun par opposition à une langue savante.
→ HUXLEY voit dans la langue latine une « obscurité décente » contrastant avec la « transparence » obscène du mot saxon : les mots d'origine saxonne (*plain English*) seraient considérés comme vulgaires parce qu'ils sont transparents. Au contraire, une réalité triviale devient acceptable si elle est dissimulée par une langue savante :
« Very significant in this context are the tabooed words which describe in the directest possible manner the characteristic functions of bodily life. (...) The circumlocutions and the scientific polysyllables do not bring the mind into this direct contact. They are mere algebraical symbols, almost empty of living, physical significance. » (p.182)
- **idée d'un « lieu commun » de la langue** : l'emploi de lieux communs situe le locuteur dans l'histoire de la langue, de la communauté et de sa tradition : → LECERCLE
« On ne parle pas ex nihilo, on est toujours parlé par l'histoire de la langue, d'où la beauté de l'étymologie; (...) Bref, on n'échappe pas aux mots de la Tribu. » (p.142)
Définition du cliché comme une sédimentation historique de sens, sans connotation péjorative :
« Le cliché est l'ossature de notre langage, ce qui dans l'interlocution réussit, et reste, et nous fait vivre, comme disaient Lakoff et Johnson. Le cliché est aussi le monument du passé de notre langue et de notre culture, en tant qu'elles sont vivantes. Chaque cliché est sédimentation de sens, raconte une histoire. » (p.140-141)(nous soulignons)
- **mimétisme et emplois de la langue vulgaire** : transcription écrite de la langue du peuple comme garantie supposée de réalisme, d'une connaissance de première main par l'auteur du terrain qu'il décrit.
→ Innombrables exemples de l'utilisation d'accents (DICKENS, COETZEE, JOYCE), argots (Zadie SMITH, SHAW, CHAUCER), dialectes (ebonics dans *Push* de SAPPHIRE, Indian English chez RUSHDIE, ROY, etc.) Emploi supposé refléter une réalité multilinguistique locale... en réalité contestable : ainsi Lise GUILHAMON repère qu'il s'agit chez RUSHDIE (entre autres) davantage d'une invention poétique que d'une reproduction mimétique d'un idiolecte régional. Cela remet donc en question l'équivalence supposée entre utilisation d'une langue vulgaire/populaire/vernaculaire et représentation fidèle du réel.
- **dérivation et sens péjoratif** : la désignation sociale neutre se double d'une connotation esthétique et morale péjorative, au point d'en devenir quasiment inséparable. C.S. LEWIS parle d'un phénomène de « Moralisation of Status Words » :
« Words which originally referred to a person's rank -to legal, social, or economic status and the qualifications of birth which have often been attached to these- have a tendency to become words which assign a type of character and behaviour. Those implying superior status can become terms of praise ; those implying inferior status, terms of disapproval. *Chivalrous, courteous, frank, generous, gentle, liberal and noble* are examples of the first ; *ignoble, villain, and vulgar*, of the second. » (p.21)
Le « lieu commun » prend lui aussi un sens péjoratif de « cliché », matériau d'une pensée préfabriquée, donc inférieure :
« Ce qui est insupportable dans le cliché, ce qui ne devrait pas être, c'est que c'est la langue, et non moi, qui y parle. » (LECERCLE, p.129) (nous soulignons)

- **domination linguistique et logiques impériales** : mise au ban par la culture élitiste (qui se considère comme « standard ») des langues et cultures locales, système de hiérarchisation linguistique (suprématie du latin, de l'anglais colonial etc).
→ ASHCROFT, GRIFFITH et TIFFIN :
« The imperial education system installs a 'standard' version of the metropolitan language as the norm, and marginalizes all 'variants' as impurities. » (p.7)
Autre exemple avec lectures postcoloniales de *Beowulf* (mise en parallèle des dominations linguistiques).

II. Le vulgaire comme catégorie esthétique : l'ennemi du « bon goût » ?

- **montrer l'interdit** : le vulgaire est souvent rapporté à l'exhibition verbale ou picturale d'un « bas corporel » (BAKHTINE) qui devrait rester caché, tabou (cf. « *explicit lyrics* »). Contraire de bienséance → donne lieu à une censure religieuse, politique ou esthétique.
Au contraire HUXLEY, en un geste ironique, condamne l'esthétique « classique », qui exclut le corps et ses impuretés supposées, comme une perte de vitalité et de vérité. L'esthétique naturaliste, qui accueille la vie matérielle, prosaïque, organique de la vie humaine, représente pour lui non pas une vulgarité mais un progrès :
« *Vivre ? Nos valets le feront pour nous.* » (Villiers de l'Isle-Adam) The vulgarity of this having to walk and talk ; to open and close the eyes to think ; and drink and every day, yes, every day, to eat, eat and excrete. And then this having to pursue the female of one's species, or the male, whichever the case may be this having to cerebration, to calculate, to copulate, to propagate... No, no—too gross, too stupidly low. » (p. 280)
- **le vulgaire comme excès** : par opposition à la nécessité interne stricte, au raffinement appollinien supposé régir l'oeuvre d'art. Vulgaire comme exhibition(nisme) plus que simple monstration. Ne colle pas au réel comme vu précédemment, mais en grossit les traits.
→ Rime comme ornement superflu, donc de mauvais goût, chez MILTON.
→ Voir aussi HUXLEY :
« Vulgarity is a lowness that proclaims itself – and the self-proclamation is also intrinsically a lowness. » (p.275)
En 1959 le critère de l'obscénité pour les organes de la censure britannique devient le manque d'ambition littéraire de l'oeuvre : est vulgaire non pas ce qui est violent ou sexuel, mais ce qui l'est « gratuitement », sans justification narrative ou stylistique. Le législateur devient ainsi arbitre du bon goût. cf. débats autour de *Lady Chatterley's Lover* de D.H. LAWRENCE : les scènes crues ont-elles une valeur littéraire ?
L'excès peut aussi être moral : cf. sentimentalité jugée « outrée », « grosses ficelles » reprochées à DICKENS (on pense au mot de WILDE « One must have a heart of stone to read the death of Little Nell without laughing »), ou reproche à POE d'user d'effets trop faciles, d'en « faire trop ».
- **dimension genrée (ambiguë) du vulgaire** : les femmes sont plus volontiers qualifiées de « vulgaire » car plus systématiquement associées au corps et à la sexualité dans les représentations... en même temps qu'il faut les protéger (entre autres de leurs propres appétits) en censurant des représentations de sexualité qu'on juge, à leur place, choquantes pour elles.
→ HUXLEY :
« Moments come when too conspicuous a show of vigour, too frank an interest in common things are signs of literary vulgarity. To be really lady-like, the Muses, like their mortal sisters, must be anaemic and constipated. » (p.279)
→ Voir aussi le débat féministe contemporain qui politise la question esthétique-morale de la pornographie en en faisant pour certaines un instrument de libération, pour d'autres d'aliénation.

III. le vulgaire comme catégorie, en dernière instance, politique ?

- **lien objectif entre dévaluation esthétique et situation sociale** (construction d'une identité de classe) : thèse classique de BOURDIEU
« Il ne faudrait pas croire que la relation de distinction (qui peut impliquer ou non l'intention consciente de se distinguer du commun) soit une composante accessoire ou auxiliaire de la disposition esthétique. Le regard pur implique une rupture avec l'attitude ordinaire à l'égard du monde qui est par là même une rupture sociale. » (p.33)
Or « tout se passe comme si 'l'esthétique populaire' était fondée sur l'affirmation de la continuité entre l'art et la vie (...) le principe des réticences ou des refus ne réside pas seulement dans un défaut de familiarité, mais dans une attente profonde de *participation*, que la recherche formelle déçoit systématiquement en refusant de jouer des séductions 'vulgaires' (...) La recherche formelle -qui, en littérature ou au théâtre, conduit à l'*obscurité* – est, aux yeux du public populaire, un des indices de ce qui est parfois ressenti comme une *volonté de tenir à distance le non-initié.* » (p.33-35) (nous soulignons)
→ Voir aussi Jane AUSTEN, où l'immoralité et la bêtise se reflètent dans la langue vulgaire des personnages, pétrie de clichés, de lieux communs, d'expressions familières ou d'exagérations (Fanny et Lucy Steele, Mrs Jennings, Sir John dans *Sense & Sensibility* etc). Correspondance entre forme et fond justifie un certain snobisme conservateur ?
- **de la question sociale à la question politique :**
Exemple du *white trash* : phénomène de politicisation de l' « indécence sociale », de la « dégénérescence » et du « manque de goût » en érigeant le vulgaire (physique mais aussi idéologique : homophobie, misogynie...) en expression d'une dissidence (cf. Sylvie LAURENT sur Eminem, *Lionel Asbo* de Martin AMIS).
BRADSHAW et POTTER montrent à quel point les enjeux moraux, sociaux, légaux et littéraires sont entremêlés dans la définition de l'obscène par les censeurs britanniques.
Exemple de l'après Seconde Guerre mondiale : inquiétudes vis-à-vis de la supposée obscénité de la culture américaine dont l'influence est croissante en Grande-Bretagne : donne lieu à une recrudescence des condamnations pour obscénités, protestations contre la diffusion d'œuvres américaines (exemple de *Lolita* de NABOKOV).
(NB : Dans une perspective postcoloniale/*subaltern studies*: mépris de l'ancienne puissance impériale pour la culture de l'ancienne colonie, mais aussi inquiétude face au renversement du rapport de pouvoir et à l'hégémonie culturelle américaine)
- **hybridation de la langue et subversion postcoloniale** (ambiguïté) : anglais mêlé aux langues vernaculaires érigé comme lieu de résistance, hybridation comme arme. Chez ASHCROFT, GRIFFITH et TIFFIN : le *standard English* imposé par l'impérialisme est subverti, détourné par les auteurs dits « postcoloniaux ». Mais l'ambiguïté persiste dans la mesure où c'est souvent un lectorat anglophone occidental savant qui se délecte de ces écarts « exotiques » à la norme (cf. Tabish KAIR).

IV. le vulgaire est-il nécessairement subversif? Récupérer, réhabiliter, revendiquer ... ou abolir le vulgaire ?

- **réhabiliter le (trop) commun** : LECERCLE : les véritables « métaphores vives » sont en fait précisément celles qui sont devenues figées (« clichés »). Banalité, répétition comme preuve du succès d'une métaphore ou d'une expression :
« Un cliché n'est donc autre chose que l'héritier et le monument d'un bonheur d'expression. » (p.128)
- **revendiquer le mauvais goût** : renverser la norme sociale (« it's good because it's awful »). Mauvais goût non pas comme l'inverse ou le manque de goût mais un canon indépendant : entreprise d'émancipation du spectateur des hiérarchies données, création d'une sous-culture autonome.
→ esthétique camp selon Susan SONTAG : outrance, exubérance, surjeu, réhabilitation d'objets supposément ridicules, valorisation de l'excès et de l'artifice (cf. film *Mommie*

Dearest de Frank PERRY, films de John WATERS). Ironie, ou au contraire naïveté, pureté, esprit de sérieux ? Proximité avec esthétique *kitsch*, *trash* ou *post-ironic* (cf. David FOSTER WALLACE).

Une autre forme de snobisme ? Proximité avec le dandysme, plaisir aristocratique de choquer, de transgresser, jouissance de la provocation. Plaisir élitiste de s'approprier un code dissonant... tout en le mettant à distance sans ambiguïté.

→BAUDELAIRE : « Ce qu'il y a d'enivrant dans le mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire » (dans « Fusées »).

- **ambiguïté de la récupération** : une dépolitisation du vulgaire ?

Entreprise récente de réhabilitation des objets culturels vulgaires, « inférieurs » (*cultural studies*)... mais légitimation précisément à travers les institutions. Privation du pouvoir subversif ? S'agit-il de donner une valeur positive au vulgaire, d'abolir les hiérarchies, ou bien d'en créer de nouvelles en faisant accéder certains objets choisis à la sphère de la haute culture ?

La récupération commerciale de l'esthétique vulgaire mine son potentiel subversif (devient *mainstream*).

→Katherine MULLIN évoque une traduction de ZOLA par VITZETELLY qui « markète » ces romans comme de la littérature érotique (sensationnalisme, intérêt économique du scandale).

→Autre exemple chez HEBDIGE : la récupération commerciale des sous-cultures d'après-guerre (teddy boys, punks, rockers, skinheads, reggae...) désamorce leur potentiel subversif en les objectifiant, les réduisant à leur dimension visuelle pour les rendre appropriables par l'élite. Le moment de l'identification d'une sous-culture coïncide-t-il avec la disparition de sa puissance subversive ?

- **obsolescence du concept de vulgaire** ? L'abolition de la hiérarchie entre « *low-brow* » et « *high-brow culture* » abolirait paradoxalement les potentiels transgressifs de la première. Après BOURDIEU, PETERSON théorise l'« omnivorisme » des classes supérieures : l'élite se distingue désormais davantage par un éclectisme culturel que par le goût pour les objets culturels autrefois « légitimes ».
Sans morale, le vulgaire existe-t-il encore (obsolescence du vulgaire) ?

Quelques références bibliographiques :

- ALIGHIERI Dante, *De l'Éloquence en vulgaire*, Fayard, Paris, 2011.
- ASHCROFT, GRIFFITH, TIFFIN éd.s., *The Empire Writes Back : Theory and Practice in Post-colonial Literature*, Routledge, Abingdon, 1989.
- BAKTHINE Mikhaïl, *François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, Paris, 1982.
- BAUDELAIRE Charles, « Fusées », dans *Œuvres complètes* (1980), Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 2004, XII, p. 396.
- BRADSHAW David, POTTER Rachel éd.s., *Prudes on the Prowl, Fiction and Obscenity in England, 1850 to the Present Day*, Oxford University Press, Oxford, 2013.
- BOURDIEU Pierre, *La Distinction : Critique sociale du jugement*, Les Editions de Minuit, Paris, 1979.
- GUILHAMON Lise, « Indian English ou Masala English : quelle variété d'anglais pour le roman indien anglophone ? », in *La Modernité littéraire indienne*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2009, pp. 219-238.
- HAZLITT William, « On Vulgarly and Affectation » in *The Complete Works of William Hazlitt*. Dent and Sons Ltd, Londres, 1931, pp. 156-68.
- HEBDIGE Dick, *Subculture : The Meaning of Style*, Methuen, Londres, 1979.
- HUXLEY Aldous, « Vulgarly in Literature » (1930), in *Music at Night*, Chatto and Windus, Londres, 1949.
- JONES Owen, *CHAVs : The Demonization of the Working Class*, Verso, Londres, 2011.
- KAIR Tabish, *Babu Fictions*, Oxford University Press, Oxford, 2001.
- LAHIRE Bernard, *La Culture des individus : Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, Paris, 2004.
- LAURENT Sylvie, « 'Poor white trash', bad taste and social misbehaviour from Huck Finn to Eminem », in GRAAT On-Line issue, Juin 2012 (<http://www.graat.fr/backissuebadtaste.htm>, consulté le 20/08/2017).
- LECERCLE Jean-Jacques, « Du cliché comme réplique », in *Le Cliché*, Gilles Mathis éd., Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998, pp. 127-149.
- LEWIS C.S., *Studies in Words*, Cambridge University Press, Cambridge, 1960.
- MAURIÈS Patrick, *Second manifeste camp*, L'éditeur singulier, Paris, 1979.
- PETERSON Richard A., « Changing Highbrow Taste: From Snob to Omnivore », in Richard A. PETERSON and Roger M. KERN, *American Sociological Review*, Vol. 61, No. 5 (Oct. 1996), pp. 900-907.
- RUSKIN John, « Of Vulgarly » in *The Complete Works of John Ruskin*. Crowell & Co, New York, 1900, pp 261-276.
- SCHILLER Friedrich, « Thoughts on the Use of the Vulgar and the Mean in Art », trad. G.H. Lewes, in *The Monthly Chronicle*, 7 février 1841, pp. 170-174.
- SONTAG Susan, « Notes on 'Camp' » (1964), in *Against Interpretation and Other Essays*, Farrar, Straus and Giroux, New York, 1966.
- SNIDER Sarah, "Bad taste aesthetic – The trash trilogy", in *Culture Wars*, 19 June 2007, http://www.culturewars.org.uk/index.php/site/article/bad_taste_aesthetic_the_trash_trilogy/ (consulté le 25/08/2017).
- PRENDERGAST Maria T.M., *Railing, Reviling and Invective in English Literary Culture : 1588-1617*, Routledge, Abingdon, 2012.

Voir aussi : catalogue de l'exposition « The Vulgar : Fashion Redefined », Barbican Center, 2017.